

Mon Village

Par Charles BIVORT.

(Suite)

USAGES, MŒURS et COUTUMES

LA VIE AU VILLAGE DANS L'ANCIEN TEMPS.

Le village d'Oberpallen n'offre rien de remarquable, si ce n'est sa situation pittoresque dans un joli vallon arrosé par la Pall.

Bien que sa fondation remonte à plus de six cents ans, il n'y reste trace d'aucune construction ancienne; à peine quelques habitations de paysans remontant au siècle précédent. La plupart des maisons ont cinquante à cent années d'existence et sont couvertes en ardoises.

La population ne se distingue en rien de celle des villages environnants. La simplicité des moeurs, les usages et coutumes qui existaient encore au temps de ma jeunesse ont complètement disparu, sauf en ce qui se rattache au culte religieux.

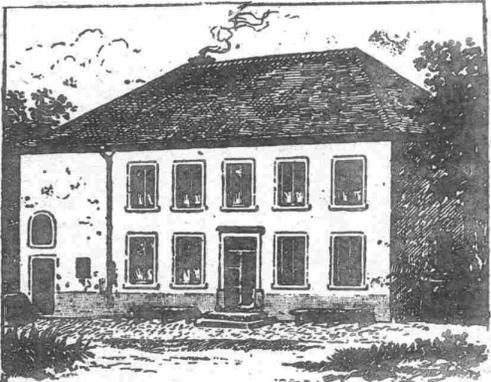
Un changement complet s'est produit vers 1860, à la suite de la construction de la route nationale d'Arlon à Diekirch. Cette voie de communication a mis les habitants en rapports plus suivis avec la ville d'Arlon et avec les villages voisins.

La transformation fut accélérée vers 1880 par la construction d'une fabrique de toffes, qui attira une population étrangère venue des centres manufacturiers français et belges.



Anciennes maisons de cultivateurs.

La vie est toute différente de ce qu'elle était il y a cinquante ans. A mesure que les années s'écoulent, le souvenir de cette époque éloignée, loin de s'obscurcir et de disparaître, se ravive et se présente

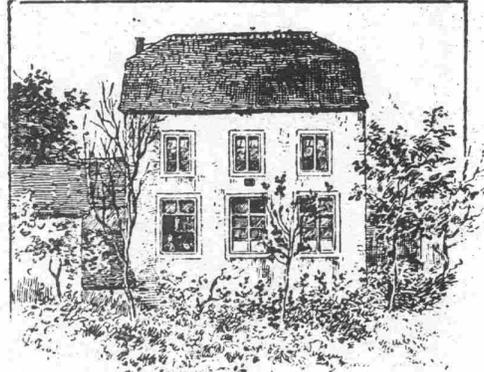


Une maison moderne.

à mon esprit plus frais et plus distinct que jamais. Et il m'est facile de reconstituer aujourd'hui, malgré les trente-cinq années qui m'en séparent, un passé qui m'est si cher.

Mais qu'elles sont donc loin ces journées d'antan où, jeunes garçons et filles, nous étions réunis dans la même salle, sous la direction d'un seul maître d'école !

En cet heureux temps, les longues soirées d'hiver avaient pour moi un charme particulier. C'était la saison des veillées, en usage dans presque tous les pays et surtout chez les peuples du Nord, où cette coutume a été pratiquée, pour ainsi dire, de toute antiquité.



L'école.

Je fréquentais différentes familles de cultivateurs et de journaliers. On se réunissait le soir, après le dîner, soit dans la cuisine, autour de l'immense cheminée où pétillait un grand feu de fagots, soit dans la chambre commune, autour du poêle.

Etendu dans le grand fauteuil de chêne que lui avaient légué ses ancêtres, le grand-père réchauffait ses membres engourdis et



anémiés. Les femmes et les filles faisaient tourner le rouet ou tricotaient. Un joyeux essaim d'enfants, tenus en respect par la voix sonore du père, voltigeait autour du groupe.

On racontait des histoires de brigands ou de sorciers. Les vieillards s'entretenaient volontiers des souvenirs de leur jeunesse.

Je les écoutais avec une attention religieuse.

Curieux de ma nature et désirant connaître le genre de vie, les moeurs, les coutumes, les plaisirs, les distractions, voire même les petites faiblesses de ceux qui nous ont précédé dans la vie, je provoquais maintes fois, par mes questions enfantines, les contes des vieillards. Il faut d'ailleurs avouer que c'était là une tâche des plus faciles.

Le confort, dans ces réunions villageoises, était des plus primitifs. L'éclairage surtout laissait à désirer. Ainsi, dans certains ménages pauvres, on se servait de copeaux trempés dans l'huile de faine que fabriquait le moulin voisin.

Le brandon était fixé dans la fente d'un bâton, lequel était ou logé dans un billot de bois reposant à terre, ou tenu à la main par un assistant; une autre personne était constamment occupée à moucher cette lampe primitive, afin d'entretenir la flamme.

Cette pauvreté n'empêchait pas la bonne humeur, et il fallait entendre les éclats de rire provoqués par une histoire un peu gaie ! Mais on aurait entendu le vol d'une mouche, lorsqu'il s'agissait d'une histoire de revenants ou autre de même nature.

J'ai souvenir d'une de ces histoires, racontée par la mère Schmatz, qui en avait elle-même été l'héroïne.

La voici :

(à suivre)